

priétés et les applications des forces matérielles. Le même atome qui fut eau, air, pierre, fait aujourd'hui partie de votre corps, et met en jeu votre intelligence." La diversité intellectuelle provient des variations de l'organisation, mais les atomes sont tous les mêmes. C'est l'atome qui est la cause, l'origine de toutes choses, le Dieu à qui tout ce qui respire doit sa naissance.

Nous voilà revenus aux atomes crochus d'Epicure. Ce n'était vraiment pas la peine de convoi, ier toutes les sciences pour arriver à un pareil résultat. En dépit de leurs grands mots, de leur jargon scientifique, tous ces systèmes n'apportent au monde pas grand'chose de nouveau. Ce sont toujours les mêmes idoles avec des noms différents. La succession en est monotone, et il est peu intéressant pour nous de les étudier en détail. Demandons-nous plutôt quelle en est la portée morale, quel bien peut en retirer une société. Car enfin les devoirs sociaux subsistent. Nous ne pouvons pas toujours passer notre vie à jouir. Il faut travailler, souffrir, s'abstenir de beaucoup de choses agréables, aider son prochain, être bon fils, bon père, bon époux, bon citoyen. Mais comment ces obligations s'accordent-elles avec les principes du naturalisme. Un vrai philosophe ne peut négliger un pareil problème qui avait retenu Kant au bord de l'abîme, où il allait sombrer. Mais cette noble préoccupation disparaît complètement chez Fichte et les successeurs de Hegel qui n'ont qu'un sentiment, qu'une passion, l'orgueil teutonique, sans cesse échauffé et surexcité par la haine de la France.

L'école naturaliste, il faut le reconnaître, est exempte de ce fanatisme. Pour elle, le mot de patrie comme celui de religion, de liberté, n'a pas de sens. Toutes ces questions sont oiseuses, tout le bruit qu'on a fait autour d'elles, de vaines logorrhées. "La nature," dit M. Büchner, "n'a pas de but, l'homme n'a pas de destinée à remplir. La matière a ensanglé l'homme fatidiquement et sans le vouloir." Entre notre destinée et celle du cirion, il n'y a aucune différence. Que l'homme s'arrange de ce néant ; qu'il y trouve le mot de sa destinée, la boussole de sa conscience : qu'il en tire la vertu, la discipline, le sacrifice, la charité, ou la soif des jouissances, la justification du vol ou de l'assassinat, c'est son affaire. Entre le saint et le malfaiseur, entre Saint-Vincent de Paul et Cartouche, le vrai philosophe ne fait aucune différence. On ne peut sortir plus lestelement d'une discussion importune. Malheureusement pour Büchner, un grand nombre d'esprits persisteront toujours à réclamer de la philosophie l'assistance morale, et prétendront qu'après avoir ruiné leurs croyances, elle est venue de guider leur vie.

Mais tous les philosophes allemands ne sont pas de stroids doctrinaires. Il en est qui compatissent à nos souffrances et qui se croient obligés de nous soutenir dans nos défaillances, de nous armer pour la bataille de la vie. De ce nombre est Schopenhauer, et voici les enseignements moraux, les maximes sortisantes qu'il tire pour nous du naturalisme. D'abord la destinée de l'homme est-elle le bonheur ? non, Schopenhauer est très pessimiste dans la contemplation des maux qui nous accablent. A ses yeux, la société moderne vaut moins que la société antique. Ses perspectives pour l'avvenir sont encore moins brillantes. "Nous approchons d'un temps," dit-il, "où l'injustice prendra des formes plus raffinées encore, où le vol et certaines fraudes condamnées par la loi seront méprisées comme des fautes vulgaires, comme une maladresse inférieure. On aura plus d'habileté à respecter le texte de la loi en violant le droit d'autrui. Les progrès de la démocratie doivent augmenter la perversité humaine (bien loin de nous améliorer) ; car les instincts populaires sont la cupidité et l'envie. Les haines internationales, les haines entre les classes de la société, sont aujourd'hui bien plus vives, bien plus violentes que par le passé."

Ainsi, d'après Schopenhauer, c'est vainement que nous nous proposons le bonheur. L'existence est une servitude dont nous ne pouvons nous délivrer que par la destruction de notre être. C'est vers l'ancéanissement que nous devons tendre. "C'est là," dit Schopenhauer, "l'état sans douleur qu'Epicure estimait le plus grand bien, et comme la manière d'être habituelle des dieux." Le dernier mot de cette philosophie, est donc un suicide, non pas un suicide physique, mais moral. "Ce qui importe," dit-il, "ce n'est pas de mourir, mais de vivre en exténuant graduellement en soi l'amour de la vie, en persuadant avec une inflexible douceur, au principe de l'être qu'on porte en soi, de renoncer à lui-même." C'est la vieille doctrine du bouddhisme, le fameux Nirvana de Çakya-Mouni, le nihiliste ir-dou. Le vrai sage n'est pas le chrétien qui se dévoue ; c'est le contemplatif qui renonce à toute activité et s'immoobilise à l'ombre du lotus, dans un sommeil léthargique.

Mais l'annihilation personnelle du bouddhisme ne suffit pas à Schopenhauer. Il veut que l'espèce humaine renonce à se perpétuer par le mariage et se vole en masse au célibat. Son ambition ne s'arrête même pas là : il ne rêve rien moins que la destruction complète de l'univers. "A cette libération de l'homme," dit-il, "s'ajoutera par la solidarité de tous les êtres la délivrance de toute la nature. Je crois pouvoir admettre que toutes les manifestations phénoménales de la volonté se tiennent entre elles, et